



INSTITUT DU MONDE ARABE, PARIS.
DU 6 DÉCEMBRE 2011 AU 26 FÉVRIER 2012.

Le JAMEEL PRIZE ou LES ARTS CONTEMPORAINS D'ISLAM au-DELÀ DU MIROIR

PAR VÉRONIQUE RIEFFEL

L'art peut-il encore offrir un espace d'expression à la religion, ou du moins à la spiritualité, aujourd'hui ? L'initiative portée par le Jameel Prize semble proposer quelques pistes de réponse à cette question qui, loin d'être marginale ou désuète, semble éclairer le sens possible des arts visuels au XXI^e siècle.

Ce prix instauré il y a deux ans sous l'égide prestigieuse du Victoria & Albert Museum peut surprendre, notamment dans le choix de sa terminologie qui emploie explicitement une référence à l'islam dans un contexte où l'art semble s'être détaché irrévérablement de la tutelle du religieux et surtout, dans un contexte post-11 septembre ; l'islam est en effet davantage invoqué comme un repoussoir effrayant que comme une source d'inspiration positive susceptible de rendre sensible un rapport apaisé au monde. Pourtant, cet acte volontariste s'inscrit dans une longue tradition anglo-saxonne, et au-delà européenne, remontant au XIX^e siècle, que l'on pouvait qualifier alors d'orientaliste. En pleine révolution industrielle, de nombreux critiques invitaient les artistes à se pencher sur les arts ornementaux islamiques afin de vivifier une création dont le souffle s'était tari. Un peu partout sur le vieux continent et notamment dans ses plus grandes capitales, à Paris, Londres et Vienne, de nouveaux musées, dont le V&A (alors appelé South Kensington Museum) sanctifiaient moins le beau dans sa pureté, qu'ils ne revendiquaient une esthétique associant beauté et utilité, et se tournaient vers un Orient perçu comme paradigme de cet art nouveau, avant de devenir moderne.

Dans cette lignée, pour sa deuxième édition, le Jameel Prize franchit cette année la Manche en présentant à Paris des artistes dont le dénominateur

commun est d'exprimer une parenté assumée avec les cultures d'islam. La présence parmi eux d'une majorité de femmes et de personnalités aux origines géographiques diverses (Iran, Pakistan, Égypte, Algérie) rappelle la complexité de ce monde musulman que l'on a souvent tendance, vu de France, à réduire à l'Afrique du Nord.



À gauche : Vue du parvis de l'Institut du monde arabe avec le Mobile Art de Zaha Hadid.

À droite : Rachid Koraïchi.

Les Maîtres invisibles. 2008, motifs appliqués en coton sur coton.

Autorisation de la October Gallery.

L'implication de Zaha Hadid, créatrice du Mobile Art qui accueille l'étape parisienne de l'exposition sur le parvis de l'Institut du monde arabe, représente un symbole fort. Cette grande architecte « orientale-occidentale », originaire d'Irak et vivant à Londres, est à ce jour l'unique femme à avoir rejoint le cercle ultra sélect des lauréats du Pritzker Price.

À la différence de nombreuses institutions, ce prix ne cède pas à la fascination habituelle pour des œuvres trop littérales se limitant au vocabulaire visuel de la calligraphie, du voile et de la violence. À contre-courant de cette forme de réception néo-orientaliste, il se focalise sur des propositions plus subtiles, assurant une filiation évidente entre un patrimoine islamique ancien et les formes les plus contemporaines, utilisant aussi bien la brique (Noor Ali Chagani) que le miroir brisé (Monir Shahroudy Farmanfarman) ou le feutre (Bita Ghezelayagh). Cette faculté de sortir du cadre et de se matérialiser dans des supports de toute nature révèle l'ancrage de ces pratiques artistiques dans une contemporanéité que l'on ne peut plus depuis longtemps considérer comme purement occidentale.

Mais revenons sur la signification d'un art d'inspiration islamique. Le terme « inspiration » est important. Il serait totalement hors de propos aujourd'hui

de qualifier une œuvre d'« islamique » dans le sens d'une appartenance religieuse. L'art contemporain est avant tout marqué par sa faculté à dire et exprimer le monde et celui-ci, à qui sait l'écouter, se dit de manière multiple. Dans cette perspective, l'islam peut apparaître, non pas comme un commanditaire prosélyte ou une propagande dissimulée, mais comme une référence culturelle partagée. Réciproquement, l'art peut contribuer à élargir le champ de nos représentations et hausser l'islam au statut d'objet esthétique loin de toute religion close. Parce qu'elle favorise cet échange, la visibilité du Jameel Prize dans plusieurs villes occidentales relève ainsi d'une initiative salutaire.

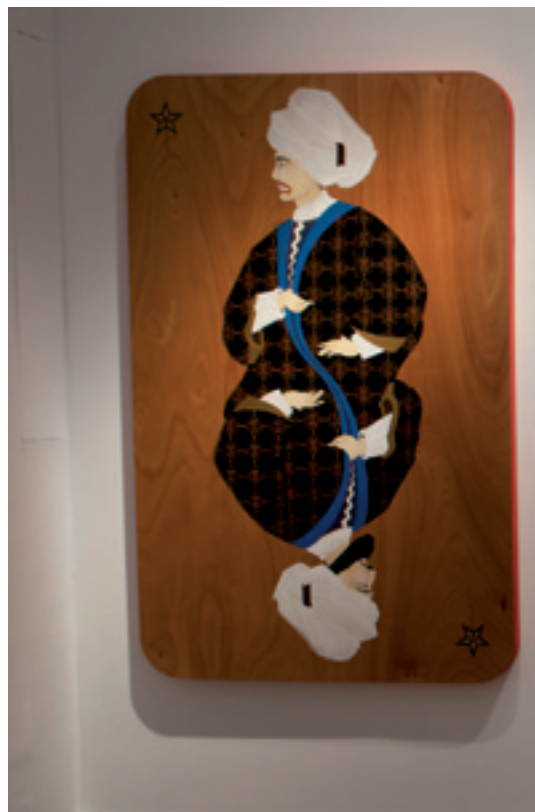
Pour franchir un pas supplémentaire, il pourrait être opportun d'élargir la sélection des artistes choisis, au-delà de la possession d'un patronyme musulman, et/ou d'une origine située en « terre d'Islam » à tous ceux qui, comme jadis Matisse ou Le Corbusier et plus récemment François Morellet, ont eu à un moment de leur parcours artistique la révélation de l'islam. Cette approche irait tout à fait dans l'idée d'un décloisonnement des mondes, d'un dépassement Orient/Occident et dans la reconnaissance de l'islam comme source d'inspiration universelle loin des clichés exotiques ou sensationnalistes encore vivaces.



Hadieh Shafie. 22 500 pages.

2011, texte en persan imprimé et calligraphié à l'encre sur papier.

© Hadieh Shafie.





Ci-dessus : Babak Golkar.

Faire une place pour des coexistences possibles, n° 5.
2010, tapis persan, bois, peinture et Plexiglas.

© Collection Sanziany & Palais Rasumofsky, Vienne.

Ci-dessous : Hayv Kahraman.

À gauche : *Immigré 8*. 2010, huile sur bois.

Au centre : *Asad Babil (Le Lion de Babylone)*. 2011, huile sur bois.

À droite : *Immigré 1*. 2010, huile sur bois.

© Hayv Kahraman.

